

Concours Régional de Langues Anciennes  
Session 2012

**EPREUVE DE GREC – Classes de Terminale**  
**Durée : 3 heures**

*On autorisera l'utilisation d'un dictionnaire grec-français et français-grec*

Texte de référence : PLUTARQUE : *Vies*, «Périclès» §14-15 (texte et traduction en pages 2 et 3).

*Plutarque vient de raconter comment Périclès, ayant fait orner Athènes de monuments somptueux, se heurte alors à l'opposition du parti aristocratique, mené par Thucydide.*

**I QUESTIONS (10 points)**

- a) Comment Plutarque met-il en valeur l'éthique personnelle de Périclès dans sa gestion des affaires publiques? Vous appuierez votre réponse sur une analyse précise du texte grec.
- b) Plusieurs auteurs antiques nous rapportent des attaques contre le régime démocratique athénien du fait des dérives morales de ses représentants. En vous appuyant sur vos connaissances personnelles, vous expliquerez quels sont ces reproches et sur quels faits ils se fondent.

**II LANGUE (10 points)**

**a) Version (7 points)**

*Cet extrait suit immédiatement le texte de référence.*

Καίτοι τήν δύναμιν αὐτοῦ σαφῶς μὲν ὁ Θουκυδίδης διηγείται, κακοήθως δὲ παρεμφαίνουσιν οἱ κωμικοί, Πεισιστρατίδας<sup>1</sup> μὲν νέους τοὺς περὶ αὐτὸν ἐταίρους καλοῦντες, αὐτὸν δ' ἀπομόσαι μὴ τυραννήσειν κελεύοντες, ὡς<sup>2</sup> ἀσυμμέτρου πρὸς δημοκρατίαν καὶ βαρυτέρας περὶ αὐτὸν οὔσης ὑπεροχῆς.

**b) Thème (3 points)**

*Vous traduirez cette phrase en grec en vous aidant du texte dont vous disposez.*

Si les Athéniens n'avaient pas fait confiance à Périclès, la cité ne serait pas devenue supérieure aux autres.

---

<sup>1</sup> Pisistrate et ses fils, les Pisistratides, furent tyrans à Athènes au VI<sup>ème</sup> siècle.

<sup>2</sup> Sous le prétexte que, insinuant que...

Texte de référence : PLUTARQUE : *Vies*, «Périclès» §14-15

Τῶν δὲ περὶ τὸν Θουκυδίδην ῥητόρων καταβοώντων τοῦ Περικλέους ὡς σπαθῶντος τὰ χρήματα καὶ τὰς προσόδους ἀπολλύντος, ἠρώτησεν ἐν ἐκκλησίᾳ τὸν δῆμον εἰ πολλὰ δοκεῖ δεδαπανῆσθαι· φησάντων δὲ πάμπολλα· “μὴ τοίνυν,” εἶπεν, “ὕμῖν, ἀλλ’ ἐμοὶ δεδαπανήσθω, καὶ τῶν ἀναθημάτων ἰδίαν ἑμαυτοῦ ποιήσομαι τὴν ἐπιγραφὴν.” Εἰπόντος οὖν ταῦτα τοῦ Περικλέους, εἴτε τὴν μεγαλοφροσύνην αὐτοῦ θαυμάσαντες εἴτε πρὸς τὴν δόξαν ἀντιφιλοτιμούμενοι τῶν ἔργων, ἀνέκραγον κελεύοντες ἐκ τῶν δημοσίων ἀναλίσκειν καὶ χορηγεῖν μηδενὸς φειδόμενον. (...)

Ὡς οὖν παντάπασι λυθείσης τῆς διαφορᾶς καὶ τῆς πόλεως οἷον ὁμαλῆς καὶ μιᾶς γενομένης κομιδῆ, περιήνεγκεν εἰς ἑαυτὸν τὰς Ἀθήνας καὶ τὰ τῶν Ἀθηναίων ἐξηρητημένα πράγματα, φόρους καὶ στρατεύματα καὶ τριήρεις καὶ νήσους καὶ θάλασσαν, καὶ πολλὴν μὲν δι’ Ἑλλήνων, πολλὴν δὲ καὶ διὰ βαρβάρων ἤκουσαν ἰσχύν, καὶ ἡγεμονίαν ὑπηκόοις ἔθνεσι καὶ φιλαίαις βασιλέων καὶ συμμαχίαις πεφραγμένην δυναστῶν, οὐκέθ’ ὁ αὐτὸς ἦν οὐδ’ ὁμοίως χειροῆθης τῷ δήμῳ καὶ ῥάδιος ὑπέικειν καὶ συνενδιδόναι ταῖς ἐπιθυμίαις ὥσπερ πνοαῖς τῶν πολλῶν, ἀλλ’ ἐκ τῆς ἀνειμένης ἐκείνης καὶ ὑποθρυπτομένης ἔνια δημαγωγίας, ὥσπερ ἀνθηρᾶς καὶ μαλακῆς ἀρμονίας, ἀριστοκρατικὴν καὶ βασιλικὴν ἐντεινάμενος πολιτείαν, καὶ χρώμενος αὐτῇ πρὸς τὸ βέλτιστον ὀρθῇ καὶ ἀνεγκλίτῳ, τὰ μὲν πολλὰ βουλόμενον ἦγε πείθων καὶ διδάσκων τὸν δῆμον, ἦν δ’ ὅτε καὶ μάλα δυσχεραίνοντα κατατείνων καὶ προσβιβάζων ἐχειροῦτο τῷ συμφέροντι (...). Παντοδαπῶν γάρ, ὡς εἰκός, παθῶν ἐν ὄχλῳ τοσαύτην τὸ μέγεθος ἀρχὴν ἔχοντι φυομένων, μόνος ἐμμελῶς ἕκαστα διαχειρίσασθαι πεφυκῶς, μάλιστα δ’ ἐλπίσι καὶ φόβοις ὥσπερ οἶαξι προσστέλλων τὸ θρασυνόμενον αὐτῶν καὶ τὸ δύσθυμον ἀνιείς καὶ παραμυθούμενος.

Αἰτία δ’ οὐχ ἡ τοῦ λόγου ψιλῶς δύναμις, ἀλλ’, ὡς Θουκυδίδης φησίν, ἡ περὶ τὸν βίον δόξα καὶ πίστις τοῦ ἀνδρός, ἀδωροτάτου περιφανῶς γενομένου καὶ χρημάτων κρείττονος· ὅς καὶ τὴν πόλιν ἐκ μεγάλης μεγίστην καὶ πλουσιωτάτην ποιήσας, καὶ γενόμενος δυνάμει πολλῶν βασιλέων καὶ τυράννων ὑπέρτερος, ὧν ἔνιοι καὶ ἐπίτροπον τοῖς υἱέσι διέθεντο ἐκείνον, μιᾶ δραχμῇ μείζονα τὴν οὐσίαν οὐκ ἐποίησεν ἢς ὁ πατὴρ αὐτῷ κατέλιπε.

**Traduction de Flacelière et Chambry**

Cependant Thucydide et les orateurs de son parti poursuivaient Périclès de leurs cris, l'accusant de dilapider les finances et de gaspiller les revenus. Périclès demanda dans l'assemblée au peuple s'il trouvait qu'il avait beaucoup dépensé : « Oui, répondit-on, et beaucoup trop. - Eh bien, répliqua Périclès, la dépense sera pour moi, non pour vous ; mais aussi je n'inscrirai sur les monuments qu'un nom, le mien ». A ces mots, le peuple, admirant sa grandeur d'âme, ou jaloux de participer à la gloire de ces constructions, lui cria de prendre les frais sur les fonds publics et de dépenser sans rien épargner. (...)

Les divisions ayant dès lors complètement cessé et la ville étant devenue pour ainsi dire harmonieuse et parfaitement une, Périclès tint dans ses seules mains Athènes et les affaires qui dépendaient des Athéniens : les tributs, les armées, les trières, les îles, la mer, la puissance considérable que la ville avait acquise parmi les Grecs et même parmi les barbares, l'hégémonie appuyée sur l'obéissance des peuples sujets, ainsi que sur l'amitié des rois et l'alliance des dynastes. Dès lors, il ne fut plus le même : il ne se montra plus aussi complaisant pour le peuple, ni prêt à plier et à céder aux souffles des passions populaires. Il tendit les ressorts du gouvernement et, de cette démocratie molle et parfois relâchée comme une musique tendre et languissante, il fit un régime aristocratique et royal, dont il usa pour pratiquer une politique droite et inflexible qui ne visait qu'au bien. La plupart du temps le peuple le suivait de son plein gré, et c'est par la persuasion et les conseils qu'il le conduisait ; mais parfois aussi le peuple se cabrait ; alors Périclès lui serrait les rênes, l'amenait à voir son véritable intérêt et ainsi le domptait. (...) Dans une foule qui possédait un empire si considérable, naturellement des passions de toute sorte se faisaient jour. Périclès était seul capable de les traiter comme il convenait. Il usait surtout de l'espérance et de la crainte, comme de gouvernails, soit pour rabattre l'audace des Athéniens, soit pour les relever et les consoler, quand ils étaient découragés.

Cette autorité, ce n'était pas à la simple puissance de sa parole qu'il la devait ; c'était, comme le dit Thucydide, à l'estime qu'on avait pour sa conduite et à la confiance qu'inspirait un homme manifestement tout à fait incorruptible et au-dessus de toutes les richesses. Il avait rendu très grande et très riche la ville, de grande qu'elle était, et lui-même finit par surpasser en puissance beaucoup de rois et de tyrans, même de ceux qui laissèrent leur pouvoir en héritage à leurs fils, et pourtant, quant à lui, il n'augmenta pas d'une drachme la fortune que son père lui avait laissée.